



Valérie Lobsiger

Extrait de *Cerveau mélangé*

Mentor: Noëlle Revaz

Il est 11h30 lorsque Noulle, contrariée par l'attitude de Moa, s'installe au volant de sa vieille Citrono. Même si elle connaît la route par cœur, elle branche l'assistant de navigation rien que pour le plaisir d'entendre sa voix gouleyante, capiteuse et charpentée lui donner des ordres dans un allemand châtié. Ça va la reconforter. Elle entre les coordonnées pour permettre au logiciel de calculer le parcours. Il ne lui faut que quelques secondes pour annoncer triomphalement 599 kilomètres en 6h21. Brave, fidèle, loyal Günther, toujours aussi minutieux. Elle démarre. Oh Günther, j'ai vraiment besoin d'entendre ta voix, je t'en prie, parle-moi ! Enfin il susurre : « Fahren Sie in der Fahrverkehr und nehmen Sie die 2. Ausfahrt ». Quand sa voix grave achève cette phrase-LÀ, elle monte pour venir se fêler sur la dernière syllabe. Alors elle explose en des milliers d'atomes phéromones qui pétillent dans le fond de sa gorge et la font frissonner de la tête aux pieds. Rien que pour la lui faire répéter, tiens, elle aurait bien envie de rester un tour de plus dans le giratoire. Elle devine comme une présence sur la banquette arrière. Ah, cette voix, quelle caresse ! Ça lui électrise l'échine, lui titille les oreilles, chatouille sa nuque, effleure délicieusement ses omoplates. Günther chéri, redis-moi ça, je t'en prie. Alors Günther, bonne pâte, remet ça 500 mètres plus loin. « Fahren Sie in der Fahrverkehr... » Dieu merci, les ronds-points, ce n'est pas ce qui manque en Suisse. Mais bientôt, elle rallie l'autoroute monotone et Günther pique un somme. De temps en temps, il ouvre un œil pour lui dire de prendre un embranchement mais le ton est devenu comateux, la voix pâteuse. La lascivité n'y est plus, ou alors c'est elle qui s'habitue. Si seulement il pouvait l'encourager quand elle double un convoi exceptionnel ou tout autre véhicule lourd. Celui-là par exemple lui file des sueurs froides,

double

qui transporte cul contre tête sur deux étages une douzaine de voitures neuves brinquebalantes. Si jamais l'une d'elles, mal fixée, lui dégringolait sur le capot, ça ferait pas mal de tôle froissée et d'hémoglobine versée ; elle aurait plus qu'à se présenter chez Saint Pierre. Ses paumes s'agrippent au volant poisseux, sa nuque se contracte, son dos la darde de crampes. Pour l'amour du ciel, Günther, dis quelque chose ! Zut, la voilà maintenant coincée derrière un mur de camions. Sur la trois-voies, parfaitement parallèles, ils s'alignent à une vitesse de 90 km/h synchro. Surtout, les gars, ne vous gênez pas, hein, z'êtes les seuls sur la route, prenez tout votre temps ! Elle jette un coup d'œil au rétro. Des dingues arrivent à toute berzingue derrière, vite actionner les feux de détresse. Quand enfin, elle réussit à dépasser les camionneurs, la voie s'est rétrécie. Elle est encore sur la file de gauche lorsqu'un chauffard la double par la droite, non sans lui avoir adressé, furibard, un bras d'honneur. Elle pile, torse projeté en avant. Ah, la placidité des Français, leur patience, leur discipline, leur savoir-vivre, comme elle avait oublié tout cela ! Il fait étouffant dans l'habitacle. Sa robe cellophane plaquée contre sa peau roastbeef. Sur le skaï du siège, elle baigne dans le jus de sa viande. Quand elle écarte ses cuisses ruisselantes pour laisser passer l'air, ça fait flic-floc comme deux sexes moites qui se séparent. Tous ses pores suintent. Au-dessus des champs de lin, les cumulonimbus, front gonflé de veines noires, annoncent un orage imminent. Elle lance la climatisation. Une odeur de boîte à chaussures cuir-carton envahit aussitôt l'espace confiné. Bon sang, au lieu de rafraîchir l'air, cette clim ne fait que le brasser ! Au moment où Noulle baisse la tête pour tripoter le tableau de bord, elle capte à temps dans son champ visuel la forme triangulaire d'un panneau à point d'exclamation. « Trafic dense, prière de ralentir », avertit une bannière électronique clignotante. Les cinglés du volant appuient sur le champignon, la doublant qui sur la gauche, qui par la bande d'arrêt d'urgence, afin d'être les premiers à rejoindre l'embouteillage. Voilà près de quatre heures qu'elle conduit. Depuis qu'elle est partie, elle se répète sans cesse que oui, elle va s'octroyer une petite pause incessamment sous peu. Juste encore auparavant dépasser la Nissan Pathfinder noire claironnant « Bébé à bord »,

double

le camion Corsi Fit vert bouteille dont un pan de bâche jaune claque au vent, le Oui-bus bleu azur au logo lait-fraise irritant, la trop jolie Mini Fiat anis chamallow, la provocante Porsche rouge décapotable, la caravane Dethleffs qui s'en retourne en Hollande sans avoir déboursé un sou en France... C'est comme un jeu addictif. Si elle s'arrête, il lui faudra reprendre la partie à zéro, elle s'y refuse, c'est un trop grand sacrifice. Après tout le mal qu'elle s'est donnée pour remonter l'heure d'arrivée calculée par Günther, gagnant une minute tous les vingt kilomètres... C'est ainsi qu'elle ignore successivement les invitations au repos des Aire de la Chance, de Beausieur, des Fruitières, du Près coquet, de l'Isle de danse... Des endroits aux noms pourtant tentants, et ce malgré la faim qui la tenaille et sa vessie qui la brûle. Alors que la circulation commence à ralentir, les nuages menaçants font enfin péter leurs vaisseaux dilatés. Heureusement qu'elle roule à 40 km/h, parechoc contre parechoc, parce que s'il lui fallait maintenir la cadence avec ces trombes d'eau qui paralysent les essuie-glaces et mitraillent la carrosserie, elle filerait droit dans le décor. Bon, de toute façon maintenant, elle doit vraiment s'arrêter, sinon c'est la panne d'essence assurée. Elle ne peut plus continuer d'ignorer la jauge orange qui clignote depuis 15 kilomètres, juste à partir du moment où la vitesse s'est réduite, en fait. C'est réglo, dès qu'on cherche une station-service, on n'en trouve plus. Et puis, cette fois, elle a vraiment besoin d'une pause, elle est si fatiguée qu'elle en oublie de regarder dans le rétroviseur avant de doubler. Aux alentours de Troyes, elle décide de quitter l'autoroute et son bouchon en cours de formation. Dans la zone industrielle, elle ne tarde pas à repérer un distributeur d'essence Intermarché. Ouf. « Ne descendez plus de voiture ! » clame un panneau face aux pompes. Elle se sent obligée de lire l'affiche, avant de comprendre que le conseil clamé ne s'adresse pas à la clientèle de la station. Il s'agit en réalité d'une publicité pour des portails automatiques. Malin. De sa voix-boîte-de-consigne, le robot la salue. « Bonjour- choisissez votre carburant- Entrez votre code confidentiel- Confirmez- Retirez votre carte- Intermarché vous remercie ». Pratique, rapide, efficace. Et les toilettes dans tout ça ? Tant pis, elle se retiendra encore. Il s'agit de rattraper coûte que coûte les minutes perdues,

double

pour sûr, ça va surprendre Günther qui, durant la pause, s'est donné la peine de réévaluer l'horaire d'arrivée. Tu vas voir mon pote, je vais te remonter tout ça !

Elle allume la radio pour savoir si la situation s'est fluidifiée sur l'A6. Elle tombe sur les infos. Mort d'Elsa : la tête de la girafe a heurté un pont sur l'autoroute. Une octogénaire tabassée pour 20 euros. Le bilan d'Ebola s'aggrave, déjà 729 morts. Les premiers pas de Lily Rose Depp au cinéma. Dix Palestiniens tués à Gaza. Eric Cantonna s'adresse à Hollande. Les parents du bébé battu écroués. L'Argentine en défaut de paiement. Alicia Keys enceinte de son deuxième enfant. Le tireur de Libé avait des complices. Céline Dion annule cinq concerts. Un bébé palestinien brûlé vif. Des adolescents se filment en train de se mettre le feu pour faire le buzz sur You Tube. Deux cents migrants interceptés alors qu'ils tentaient d'accéder au tunnel sous la Manche. Les talibans nomment un nouveau chef. Premiers pas de quatre lionceaux en Birmanie. Le salaire moyen français revu à la baisse. Scandale de la viande avariée au Japon. Des centaines de chats noirs abandonnés parce qu'ils ruinent les selfies. La Startup Snapchat évaluée 10 milliards. La délocalisation des grandes entreprises françaises s'accélère... Ah, Info Trafic, enfin ! Sur les principales routes de France, entre juilletistes rentrant au bercail et aoûtistes pressés de s'entasser sur les plages, ce week-end s'annonce le plus chargé de l'année. Classé rouge dans les deux sens. Ah, bravo, on peut dire qu'elle a choisi son jour ! Sur l'A6, un accident au niveau de Sens provoque un important ralentissement. Deux heures de retard sont à prévoir. Que faire ?

double

Pour finir, Noulle est arrivée à Paris le lendemain. Après avoir consacré trois heures le vendredi soir à la quête d'un motel. Son téléphone n'avait plus de pile, alors elle n'a pas pu se renseigner en passant des appels et, en conséquence, a dû faire le tour des relais en bordure d'autoroute pour trouver une chambre disponible, comme au bon vieux temps. Les Fast Hotel, les Ibis Budget et autres Quick Inn affichaient tous complet. Elle a obtenu la dernière chambre d'un Formule 1 crado dans une ZAC non moins glauque. Un long bloc d'un étage, couleur ocre marécage, coincé entre l'A6 et la voie ferrée, desservi par un escalier et une coursive extérieurs, avec parking accolé aux chambres du rez-de-chaussée. Pratiquement adossé à une usine de traitement des déchets. Elle a passé sa carte bancaire dans le distributeur de code pour une nuitée à vingt euros. Sur le lit superposé (10 euros la couche, c'était vraiment une affaire), la délicate attention d'une paire de bouchons pour oreilles. Elle a dîné du jambon, du pain et des fruits qu'elle avait emportés pour le pique-nique du midi et auxquels elle n'avait pas touché. Aucune pression d'eau au lavabo. Ablutions à la douche déglinguée giclant de partout, pratique pour se laver les dents. La vue de la moquette jaunâtre à motifs marron, suspecte, l'a dissuadée de se déchausser. Les cloisons, épaisses comme des shojis, arboraient des tâches rappelant les traînées d'œufs projetés contre les murs de son ancienne fac les jours de bizutage. Chelou, cette piaule à l'odeur sale de tabac froid. D'une cellule attenante, Noulle entendait une télé hurler crescendo les commentaires saccadés d'un match de foot : « alors que le PFC mène Laval 1 à 0- voilà que sur un centre venu de la droite- Jean-Jacques Pierre glisse- César Zéoula s'empare du ballon- il remonte le terrain- va-t-il marquer ?- VA-IL-MARQUER ?!!! Incroyable mais vrai ! - Zéoula troue Demarconnay ! » Les cris d'un couple qui s'engueulait lui

double

parvenait de la cloison opposée. « T'es qu'un minable !- Pauv'e conne- T'as vu ta tronche de gland ?- Nan mais tu t'es pas regardée, espèce de sale pouffiasse ». Pas de minibar ni de clim, pour le prix, fallait pas rêver. Par contre, l'accès wifi était gratuit alors qu'il n'est pas rare de raquer dix euros par jour dans un trois étoiles. Un vendeur de roses, pakistanais, est venu cogner à sa porte, dodelinant de la tête, tout sourire. Plaquée à l'œilleton, elle a hésité à lui ouvrir. Et si c'était un guet-apens ? Que d'autres types se cachaient derrière l'enrubanné, pour la dépouiller, la violer, l'étrangler, la percer de coups de couteau ? L'endroit était tellement zarbi. Puis elle a pensé à la méfiance d'Etienne, suspectant tout et tout le monde – triple andouille, t'es comme ton père - et elle a ouvert, juste le temps de décliner timidement l'offre, non merci, vraiment non, désolée, bonne soirée. Comme si un type qui cherche à fourguer ses roses congelées pour quelques euros pouvait passer une bonne soirée. Enfin, tête de linotte, réfléchis avant de parler ! Elle a branché son téléphone à la prise murale dont quelques fils rouges et bleus dépassaient du socle mal fixé et a appelé Moa. Celle-ci, encore vraisemblablement fâchée, n'a pas daigné répondre. Chloé, elle, a tout de suite décroché, tout allait bien, merci pour les courses et les bons plats mitonnés. Pas de quoi, mon petit, pas de quoi. Elle a grimpé sur la couche du haut parce que ç'avait toujours été son rêve, gamine, d'avoir un lit suspendu, dans un arbre ou ailleurs. Juste à l'angle opposé du plafond, la télé. La télécommande avait été rafistolée avec du scotch qui, jauni par le temps, n'adhérait plus. Le boîtier a cédé ; piles et ressort ont roulé au bas de la couchette. De lassitude elle a laissé tomber, trop épuisée pour redescendre l'échelle et zapper manuellement les chaînes. Elle s'est endormie en rêvant qu'un Pakistanais la poursuivait à bord d'un camion-citerne sur une route brûlante et déserte. Le châssis de son lit

double

bancal et grinçant lui transmettait les secousses folles que lui infligeait le chauffeur forcené chaque fois qu'elle se retournait dans son sommeil agité.

Il est midi passé lorsque Noulle ouvre la porte blindée de l'appartement-coffre fort d'Etienne. Ouf, son père n'a pas oublié ses clés dans la serrure. Une odeur camphre-sauge-chou lui saute à la gorge. Inhalations-fumigations-infusions-frictions-bouillons, ça sent le programme de lutte contre l'obstruction des voies aériennes à plein nez. Le vestibule résiste, gaie oasis, avec ses chaleureux murs Sienne aux dessins végétaux en forme de gouttelettes stylisées. Il paraît qu'en Inde, le motif paisley constituait un charme de protection pour conjurer les démons du mal. L'en aurait eu bien besoin, Flore. Une fougère artificielle agrémentant un chaudron de cuivre au pied d'un haut miroir au cadre doré, un petit banc de bois surmonté d'un coussin couleur saumon aux boutons cousus maison, sous lequel Etienne amasse une réserve de sacs en papier bientôt plus épaisse que le coussin, une commode Régence en chêne massif surmontée d'une copie d'un plan de Paris dressé en 1820, un placard coulissant dont Flore a pris la peine de faire tapisser les hideux panneaux. Le silence de l'appartement n'est troublé que par le bruit de fond de la circulation et le tic-tac de la pendule auvergnate de la salle à manger. Noulle veut accrocher son manteau dans la penderie. Elle actionne la porte coulissante et vlop, une boîte de Tranxène lui tombe dans le décolleté. Elle lève la tête. Au-dessus des manteaux, deux rayonnages entiers de médicaments s'empilent. Il y a là, par boîtes de 30 ou plus, du Vastarel, pour le traitement préventif des angines de poitrine, du Pérubore contre le rhume et les rhinites, des pastilles Strepsils, du

double

Fervex pour diminuer les écoulements, du Dolirhume Pro, de l'Oméprazole contre le reflux gastro-oesophagien, de l'antitussif Pneumorel, du collutoire Coludol, du Nasacort en pulvérisations, des bouteilles de Synthol, des dragées Fuca, du Maalox, du Spasfon, des suppositoires à la glycérine par boîtes de 100... Elle subtilise une boîte de Tranxène – elle sent qu'elle va en avoir besoin – puis se dirige à pas de chat vers la chambre du fond d'où parvient le vrombissement étouffé d'un avion qui aurait des ratés dans son moteur.

La main sur la clenche, Noulle aspire une grande bouffée d'air puis pénètre dans la caverne de l'ogre. Les volets sont baissés, pour lui, c'est toujours la nuit. Ca sent l'étable, le sac d'aspirateur obturé, l'oignon, la pisse aigre. Bien sûr, il est au lit. Ah, le lit ! Son refuge, sa protection. Sa foi, sa religion. Sa raison de vivre. Son addiction. Sa gourmandise, son péché mignon. Son théâtre. Son aliénation. La preuve ultime de la gravité de ses maladies. Son cercueil à crédit. Son paradis en avancement d'hoirie. Sa démangeaison. Son moyen de locomotion. Son alibi. Son arme à répétition. Son blason. Son salon, sa prison, son obsession. Sa profession. Ce qu'il a accompli de plus achevé dans sa vie. Sa famille, sa patrie. Sa distraction. Sa récompense, sa consolation. Sa médaille. Sa tradition. Son miroir. Son absolution. Sa rédemption.

Sur l'oreiller blanc rebondi, sa petite tête angulaire bleue, marron, rouge et jaune, aux couleurs chamarrées d'un calot de terre. A cette vue, salve de coups d'épingle dans la poitrine de Noulle. Elle s'agenouille au bord du lit et chuchote. Papa ? Coucou, papa. C'est moi. Il tourne la tête vers elle et sort une main noueuse, bleue, veineuse et toujours aussi effroyablement velue. Il la soulève lentement en en pointant vers elle un index recourbé, signe sans équivoque qu'il

double

s'apprête à lui donner un ordre. Elle fixe l'ongle jaune répugnant, long d'un centimètre, qui tremblote sous son nez. George, à l'adolescence, qui raclait volontiers sa gratte, portait à la main droite des ongles approximativement de la même longueur. « Donne-moi mon gilet, j'ai froid. Non pas celui-là. Sur le fauteuil. SUR LE FAUTEUIL JE TE DIS ! » Ah, ben ça va pas si mal ! Elle éprouve un certain soulagement à l'entendre hurler. Il n'a rien perdu de ses habitudes et cette voix tonitruante est loin d'être celle d'un moribond. « Eh bien, il faut que ton père aille vraiment mal pour que tu tu tu, euh, enfin... euh... ? Ah, voilà, que tu te décides à lui rendre enfin visite ! » La minute d'émotion qui s'est accrochée au « tu, tu, tu » s'est définitivement envolée. La revoilà dans un registre archi connu : Injonction-Reproche-Culpabilisation. Elle s'y sent presque à l'aise par rapport au précédent. Il faut dire qu'elle n'a jamais eu l'occasion d'explorer avec lui celui de la compréhension, de l'échange, la tendresse, l'attachement. Les rares fois où, par gâtisme ou calcul, il lui parle d'une voix de mandoline, ça sonne louche à ses oreilles. Ça lui coupe l'herbe sous le pied, la prive de ses forces, la dépouille de sa carapace. Plus aucune stratégie de défense à sa portée, engluée dans un marécage qui l'aspire au fond par d'imperceptibles succions. « Bonjour papa, comment tu vas ? ». Oups, elle n'aurait pas dû poser la question. Mais comment débiter autrement une conversation ? Un automatisme difficile à éliminer. Elle le sait, pourtant, qu'Etienne va sauter sur l'occasion pour lui sortir son catalogue de doléances macérées entre ses draps, ta sœur ceci, le concierge cela, et pis le syndic de l'immeuble qui veut faire condamner le vide-ordure, comment je vais faire, moi. MOI. Il va encore lui répertorier ses graves ennuis de santé et il lui faudra hocher la tête en signe d'intérêt, tout en s'efforçant de penser à autre chose. Un nez bouché, des démangeaisons, une constipation, des problèmes de

double

digestion versus l'évocation d'une bouchée apéritive raisins-pomme-fromage accompagnant un verre de Sancerre sur une terrasse ensoleillée, le grésillement des moustiques après une baignade au Zürichsee, un massage du ventre entre les mains expertes de Bozo... Ne pas se laisser contaminer par des mots déprimants. « Je te le dis, moi, c'est la fin, cette fois, c'est la fin ! » Ca fait cinquante ans que Noulle entend le même refrain. Si seulement ça pouvait être vrai ! 93 ans, dont plus de la moitié passés au lit, ça conserve son bonhomme. Pas l'ombre d'un risque de surmenage, à part pour l'entourage, s'entend. Surtout qu'en plus, la mauvaise conscience, l'introspection, le doute, le type, il connaît pas. Conscience récurée blanc de blanc, abstraction de tout conflit intérieur qui pourrait le déranger aux entournures. Parce que fils de paysan parti de rien, il a réussi à s'élever à un beau poste dans l'Administration. Il a amassé un petit pactole, sou par sou, aidé en cela par un « beau mariage » qu'il a su « capitaliser » dans et sur le dos de sa femme, en la privant beaucoup. Vu de l'extérieur, pas l'ombre d'une ombre au tableau, une conduite méritante, un dévouement famille-boulot-patrie en tout point exemplaire. Mais malheureusement, comme il aime à le répéter à qui veut l'entendre, il est tributaire d'une « santé très précaire ».

« Alors, tu viens d'arriver ? je ne t'ai pas entendue, je m'étais assoupi, je dors toujours aussi mal la nuit ». Tu penses, n'importe quel péquin dormirait mal qui passerait ses journées au lit. « Et d'abord, quelle heure il est ? » La montre de Noulle affiche bientôt 13h. « Ah, mais alors, il faudrait que je me lève pour prendre mon petit déjeuner... Oh, mais la tête me tourne, tu ne veux pas me l'apporter ? Quelques toasts congelés, tu les passes directement au grille-pain... Avec un peu de margarine zéro cholestérol et de la marmelade Grand Maman. Et un bol de Nescoré ». Noulle s'exécute fébrilement. Au premier jour, elle est

double

encore emplie de cette soif de bien faire, cette envie de le satisfaire qui lui strie la gorge. Elle veut croire que cette fois, ils passeront un bon moment dénué de tension. Si ça n'est encore jamais arrivé, c'est parce qu'elle n'y mettait pas assez de foi, de conviction, voilà pourquoi. Elle tient ça de Flore, de croire au bon côté des choses et des gens. Flore qui s'exclamait « Tiens, ça se lève ! » dès qu'elle apercevait un coin moins sombre dans un ciel diluvien. En donnant systématiquement le meilleur de soi-même, ne met-on pas toutes les chances de son côté ? Pourtant, tout au fond d'elle-même, une voix qui la mine lui serine qu'elle se crève la paillasse pour rien. Et, infailliblement, au bout de 24 heures à peine, sous l'averse revêche des ordres et contre-ordres d'Etienne, grand insatisfait devant l'Eternel, ses forces la quittent et le découragement s'abat.

Pour l'heure, la voilà dans la cuisine qui s'applique avec zèle à préparer un plateau. Mon dieu, quelle saleté ! A la place où Etienne prend ses repas, assiettes à soupe et couverts sales s'accumulent. Le sol maculé colle aux semelles, des casseroles encombrant l'évier. Suite à un énième diagnostic de dépression, Aline est partie en cure de repos quelque part en Bretagne et Maria, la femme de ménage, est en vacances au Portugal. Laisse à lui-même dans l'appartement, son père traîne en pyjama, braguette déboutonnée, pas rasé, pas lavé, de la chambre à la cuisine et inversement. Non pas que la présence d'un tiers puisse influencer en quoi que ce soit le cours de ses habitudes. Mais enfin, le ménage, la cuisine, les courses, les lessives sont au moins faites. Nulle trace du passage de la concierge sensée s'occuper de son père en l'absence du tandem Aline-Maria. Le plateau servi - « il est trop chaud ton café, tu peux pas, non, verser un peu d'eau froide dedans ?! Non mais pas autant, stop, STOP! » - Noulle embraye sur le linge qui déborde du panier. Pantalons de pyjama tachés d'urine ou

double

d'excrément et dont les vestes attestent du menu actuel-éclaboussures de soupe et laitages - , mouchoirs en tissu par dizaines, draps souillés, tricot de peau (un seul fait la semaine comme au bon vieux temps des travaux dans les champs). Une fois la machine en marche, elle lave la vaisselle avec une éponge plus cradingue que la balayette des WC, puis passe une serpillère en dentelle trouée dans la cuisine et les toilettes. Ça pue là-dedans. Forcément, il ne voit plus bien et vise à côté. En fait, ça ne la change pas beaucoup de son propre programme domestique. En moins crade, quand même. Dire qu'avant son départ, elle s'est décarcassée et que lorsqu'elle rentrera, tout sera à recommencer. Le ménage, on ne le remarque que lorsqu'il n'est pas fait. Son ventre se met à gargouiller, tiens elle est partie sans petit déjeuner, il est déjà 15h et elle n'a rien avalé depuis son départ de Troyes. Au micro-ondes, elle décongèle une soupe dont Maria a préparé des litres d'avance par portions de deux décis. A peine la cuillère en main, elle entend son père appeler. « Tu voudrais pas m'apporter le courrier ? » Oui, dès qu'elle aura fini sa collation, elle ira vider la boîte aux lettres, promis. Elle revient dans la cuisine. Il tape au mur contigu : « Moins fort, la musique, moins FORT ! » Qu'est-ce qui y a encore. Elle y retourne. C'est quoi ce ramdam ? « T'as mis la radio trop fort, ça me casse la tête ! » Nan, y a erreur, c'est pas elle. « Alors c'est Madame Souris, va lui dire de baisser tout de suite ! » Non, non, ça, elle ne peut pas, on ne va pas se fâcher avec une voisine si serviable. Et puis d'ailleurs, Noulle n'entend rien. Ah si, chut, tais-toi. En tendant l'oreille, elle capte une mélodie syncopée qui provient ... de dessous les draps. « Dis donc, ça ne serait pas plutôt ton poste qu'on entend, là, par hasard ? » « Non, je te dis que c'est la voisine, elle est sourde, elle met plein pot ! » Noulle s'approche du lit et d'un geste vif, écarte les couvertures qui lui remontaient sous le nez. Le vieux transistor est



là qui claironne, chauffant son ventre telle une bouillotte. « Et ça, c'est quoi ?! » « Ah mince, j'ai dû faire un mouvement qui l'aura mis en marche tout seul ! » Mauvaise foi ou gâtisme ? Noulle n'a plus faim. Elle finit d'avaler son potage, mais un gros nœud dans son gosier fait barrage. Une crue est en vue.



Tous droits réservés.

Ce texte a été rédigé dans le cadre de la plateforme littéraire *double* du Pour-cent culturel Migros.

www.double-plateformelitteraire.ch

Valérie Lobsiger. Extrait de *Cerveau mélangé*, Mentor: *Noëlle Revaz*